

CLIMATOLOGIE

LE MÉTHANE ARCTIQUE, FAUSSE MENACE CLIMATIQUE?

La putréfaction de la matière organique saturant les sols arctiques en voie de dégel entraînera-t-elle une énorme émission de méthane (CH_4)? Pour le savoir, Xavier Faïn, de l'Institut des géosciences de l'environnement, à Grenoble, et ses collègues ont restitué les émissions atmosphériques de CH_4 lors d'un ancien réchauffement climatique.

D'après les calculs actuels, les sources géologiques de CH_4 (fonte de pergélisols, tourbières...) dégagent 52000 tonnes de méthane par an. Toutefois, la concentration atmosphérique de méthane conduit à un résultat différent de celui donné par la compilation de toutes les sources de CH_4 . Aussi les climatologues soupçonnent-ils depuis longtemps qu'une partie de l'émission de CH_4 par les sols dégelés passe inaperçue. D'où l'intérêt d'une comparaison avec une autre époque de réchauffement climatique.

Les chercheurs ont choisi l'«événement du Dryas récent», un brusque réchauffement de l'atmosphère de l'hémisphère Nord d'il y a 11600 ans environ; comme celui d'aujourd'hui,

ce réchauffement a dégelé de vastes étendues de pergélisols. Pour déterminer la concentration de CH_4 d'origine géologique alors présente dans l'atmosphère, ils ont prélevé dans le glacier Taylor, en Antarctique, une série de gros volumes de glace datant de 11715, 11559, 11515, 11453 et 11357 ans avant le présent. Après y avoir mesuré la concentration résiduelle de carbone 14, ils en ont déduit, à l'aide d'un estimateur statistique, les concentrations de méthane atmosphérique aux cinq dates citées. Résultat: les émissions géologiques de méthane sont restées constantes, aux environs de 15000 tonnes par an, pendant tout l'événement du Dryas récent.

Si la comparaison avec le réchauffement actuel tient, ce résultat implique que les estimations actuelles exagèrent les émissions naturelles de CH_4 d'un facteur 3 à 4. Corrélativement, il implique que les émissions de méthane dues aux activités humaines sont très sous-estimées... ■

F. S.

V. V. Petrenko et al., *Nature*, vol. 548, pp. 443-445, 2017

EN BREF

LES NEURONES DE LA DOMINANCE

Et s'il suffisait d'activer quelques neurones pour transformer un introverti en mâle dominant? C'est ce que viennent de réussir sur des souris Tingting Zhou, de l'Institut biologique des sciences de Shanghai, et ses collègues. En enregistrant l'activité cérébrale de couples de rongeurs face à face dans un tube, les chercheurs ont détecté des neurones qui s'activaient davantage en cas de comportement dominant. Puis, à l'aide d'une technique dite d'optogénétique, ils ont activé spécifiquement ces neurones chez des mâles dominés, qui ont alors contraint leur congénère à reculer. Les neurones découverts sont situés dans le cortex préfrontal dorsomédian, une zone impliquée dans l'évaluation des coûts et des bénéfices, ainsi que dans celle des efforts à fournir.

Direction de l'innovation et des relations avec les entreprises

Organisme de formation continue

cnrs
formation
entreprises

➤ 200 formations technologiques courtes proposées par le CNRS sur ses plateformes de recherche pour les ingénieurs et les techniciens

➤ Domaines de formation
Big data, robotique, énergie, matériaux, biologie, microscopie, spectrométrie, RMN... et plus encore

+ de 1100 stagiaires formés chaque année



www.cnrs.fr

Découvrez nos stages sur
cnrsformation.cnrs.fr



contact : cfe.contact@cnrs.fr ou +33 (0)1 69 82 44 55

🐦 @CNRS_CFE

PHYSIQUE

LE PIÈGE DU FOURMILION

Pour capturer sa proie, la larve de fourmilion creuse un trou dans le sable. La fourmi qui y pénètre glisse sur les parois et ne peut plus remonter. Jérôme Crassous, de l'université de Rennes, et ses collègues ont analysé les caractéristiques physiques de ce piège.

Les chercheurs ont reproduit en laboratoire la configuration du piège à l'aide d'objets de différentes masses posé sur un plan incliné de billes de verre. Ils ont observé que seuls ceux de masse intermédiaire produisaient une pression et des forces de frottement adaptées pour glisser dans le trou. Ainsi, un insecte très léger ne perturberait pas assez la structure granulaire pour provoquer une avalanche. À l'inverse, un insecte très lourd formerait son propre creux dans le sable et trouverait alors un appui pour sortir du trou. La fourmi, en revanche, ne peut y échapper! ■

G. D.

J. Crassous et al., *Phys. Rev. Lett.*, vol. 119, 058003, 2017

PHYSIQUE DES PARTICULES

MINIDÉTECTEUR DE NEUTRINOS

La détection des neutrinos, particules élu-sives, est très difficile et nécessite d'immenses dispositifs. Aux États-Unis, une équipe de physiciens américains et russes a pourtant réussi à détecter des neutrinos avec un appareil dont la taille ne dépasse pas celle d'un extincteur. Les chercheurs se sont intéressés à un type particulier d'interactions des neutrinos de basse énergie avec les noyaux des atomes du détecteur, type d'interactions que l'on n'avait jamais mesuré jusqu'à présent. Bien qu'elles soient plus fréquentes que les autres, ces interactions constituaient un défi expérimental: les déceler revient à mesurer le recul d'une boule de bowling heurtée par une balle de tennis de table.

La miniaturisation du système est un grand pas en avant. Des minidétecteurs pourraient notamment servir au contrôle de la prolifération des armes nucléaires, les matières radioactives étant émettrices de neutrinos à des taux différents selon leur nature. ■

D. T.

D. Akimov et al., *Science*, en ligne le 3 août 2017

ASTROPHYSIQUE

MUSE... ET LE CIEL DEVIENT PLUS NET



La nébuleuse planétaire NGC 6369 est le résultat de l'explosion d'une étoile qui a dispersé son gaz et sa poussière dans son voisinage. Les images ont été prises par l'instrument Muse sans le système d'optique adaptative (à gauche) et avec (à droite).

Les images obtenues par le VLT (le *Very Large Telescope*) de l'Observatoire européen austral (ESO), situé au sommet du Cerro Paranal, au Chili, vont devenir encore plus spectaculaires et riches d'informations pour les astrophysiciens. En effet, Yepun, le quatrième télescope du VLT (dont le nom est celui de la planète Vénus en langue mapuche) a bénéficié d'une amélioration importante de son système optique. L'instrument Muse placé à l'un de ses foyers exploite maintenant ce système et, déjà, les premières images sont d'une netteté exceptionnelle.

Dans le domaine de l'observation astronomique depuis le sol, les turbulences atmosphériques constituent un facteur limitant pour la qualité des images. Elles tendent, par le phénomène de réfraction, à dévier les rayons lumineux et à produire un certain flou dans les images. Une façon de s'en abstraire est d'envoyer les télescopes dans l'espace, comme pour *Hubble* ou le futur *James-Webb*. Une autre solution est d'utiliser un système d'optique adaptative: le miroir secondaire du télescope est déformé en temps réel pour compenser les effets des turbulences.

Un tel dispositif a été installé sur Yepun. Pour obtenir le profil des turbulences, quatre lasers de 22 watts excitent les atomes de sodium dans la haute atmosphère. Ces derniers forment ainsi quatre «étoiles artificielles» dont les images permettent de calculer, à chaque milliseconde, les déformations à corriger.

Combiné au système d'optique adaptative, l'instrument Muse a déjà obtenu des images spectaculaires de nébuleuses planétaires telles que IC 4406 ou NGC 6369 (ci-dessus). Muse, opérationnel depuis 2014, est composé d'un ensemble de spectrographes fonctionnant dans les longueurs d'onde du visible. L'une de ses missions est l'étude des galaxies jeunes, situées dans l'Univers lointain et donc peu lumineuses. Avec le système d'optique adaptative, l'instrument pourra observer les galaxies en formation, parmi les moins brillantes.

Le miroir d'optique adaptative de Yepun mesure environ un mètre de diamètre, ce qui en fait le plus grand jamais construit. Il a nécessité des techniques de pointe qui seront cruciales pour le miroir d'optique adaptative de 2,4 mètres de l'ELT, le futur télescope géant de l'ESO. ■

S. B.

Communiqué de l'ESO : http://bit.ly/PLS480_MUSE

PHYSIQUE DES PARTICULES

L'INTERACTION DE DEUX PHOTONS ENFIN DÉTECTÉE

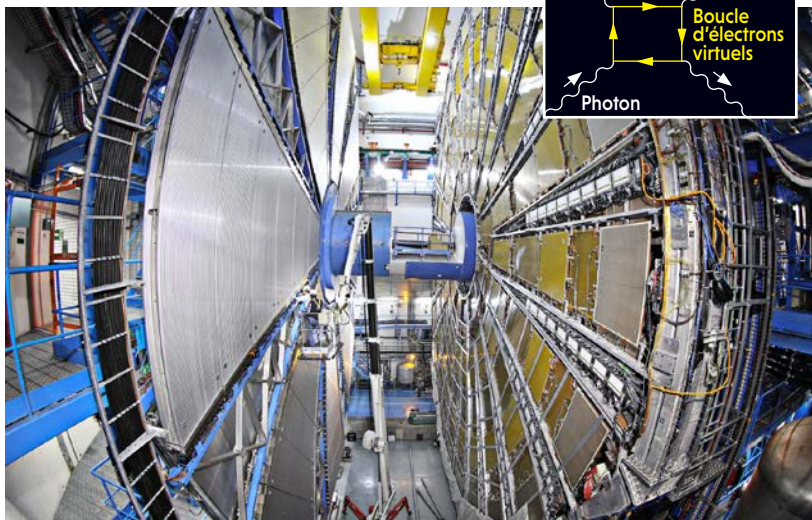
Grâce à des collisions entre des ions de plomb, l'expérience *Atlas*, au Cern, a mis en évidence un phénomène prévu il y a près de 80 ans.

En 1936, deux physiciens théoriciens allemands, Werner Heisenberg et Hans Heinrich Euler, ont prévu l'existence d'un processus rare, la diffusion élastique photon-photon, c'est-à-dire l'interaction d'un photon avec un autre photon. La collaboration *Atlas*, au collisionneur LHC du Cern, l'a enfin mis en évidence.

L'idée de l'interaction de deux photons a de quoi surprendre, car les équations de Maxwell pour l'électromagnétisme ne prévoient pas d'interaction de la lumière avec elle-même. Et en effet, lorsque deux faisceaux lumineux se croisent, ils se traversent et poursuivent leur chemin sans modification. Dès 1934, avec le développement de la physique quantique, Heisenberg et Euler ont procédé à la réécriture de la théorie électromagnétique sous sa forme quantifiée, préfigurant la théorie de l'électrodynamique quantique (nommée QED, le sigle anglais) développée dans les années 1940. Les deux chercheurs ont alors suggéré que, par des effets non linéaires, deux photons pouvaient interagir.

Comment la QED décrit-elle ce processus ? Deux électrons ou positrons (antiparticules des électrons) interagissent par l'échange d'un ou plusieurs photons : c'est la traduction, dans le langage quantique, de l'interaction électromagnétique. De la même façon, deux photons peuvent interagir *via* l'échange d'un électron (ou d'un positron, et plus généralement de toute particule portant une charge électrique). Le point clé ici est que les électrons portent une charge électrique qui doit être conservée. Par conséquent, le premier photon devra renvoyer l'électron reçu du deuxième photon, ce qui produit un aller-retour d'électrons. En QED, on parle alors d'un échange en forme de boîte (ou en boucle) qui comprend des électrons et des positrons. Dans cet effet purement quantique, les particules échangées n'apparaissent que dans un laps de temps très court, correspondant à la durée de l'interaction : on parle de particules virtuelles.

La mise en évidence expérimentale de ce processus est cependant un défi. En effet, la probabilité que deux photons interagissent de la sorte est très faible et requiert un flux important de photons pour espérer qu'une seule



Les détecteurs d'*Atlas* (ouvert ici, lors d'une phase de maintenance) ont permis d'identifier des interactions photon-photon, un processus de très faible probabilité (en médaillon).

10¹² degrés

C'EST LA
TEMPÉRATURE
ATTEINTE PAR LE
PLASMA DE QUARKS
ET DE GLUONS
FORMÉ LORS DE
LA COLLISION D'IONS
DE PLOMB AU LHC.
CET ÉTAT DE LA
MATIÈRE ÉTAIT AUSSI
CELUI DE L'UNIVERS
MOINS D'UNE
MICROSECONDE
APRÈS LE BIG BANG.

diffusion ait lieu. Même les lasers les plus intenses restent insuffisants pour que l'on espère voir un photon interagir avec un autre.

La collaboration *Atlas* a exploité une autre approche pour mettre en évidence la diffusion photon-photon. Le LHC accélère des protons, mais il fonctionne pendant certaines périodes comme un collisionneur d'ions de plomb. L'objectif principal de ces collisions est de former un plasma de quarks et de gluons, un état de la matière qui était celui de l'Univers dans ses premiers instants. Or l'utilisation d'ions de plomb a aussi un intérêt pour le phénomène qui nous intéresse ici.

Les champs électromagnétiques associés aux ions accélérés et en collision sont si intenses qu'ils peuvent quasiment être comparés à des faisceaux de photons. Dans les conditions expérimentales du LHC, la possibilité de faire interagir deux photons est ainsi potentiellement à la portée d'*Atlas*... même si elle reste plus de 100 millions de fois plus faible que la probabilité d'interaction, dite hadronique, entre deux ions de plomb. Après analyse, les physiciens ont isolé 13 événements qui correspondraient à de la diffusion élastique photon-photon. ■

S. B.

Collaboration *Atlas*, *Nature Physics*, en ligne le 14 août 2017